

Vadim Kozovoï

Discernement*

(...)

X. — Mais pourquoi avez-vous décidé d'entrer dans ce jeu d'entretiens ? Le jeu poétique ne vous suffit-il pas ? Là du moins rien ne vous oblige à chercher fébrilement ce que vous êtes, à choisir entre le oui et le non, dans ce parcours interminable, encombré, fatigant que la poésie efface d'un seul coup. Là vous êtes tout à fait chez vous, quelle aubaine rarissime ! Qu'on le sache ou l'ignore, qu'on vous regarde comme une mouche ou bien comme un fossile dérisoire, que personne ne vous regarde ni ne vous écoute, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Être chez soi, avoir un tel chez-soi sûr, plein et souverain, voilà, paraît-il, un lot parmi les plus enviables ! Pourquoi donc vouloir ainsi l'éparpiller ? Quelle petite monnaie vaut une perte de ce calibre ? Vous le savez mieux que moi, que n'importe qui d'autre : aucune ! D'où vous vient alors ce reniement ou, disons sans ambages, cette pulsion suicidaire ?

— Des mots, toujours des mots, des mots trop justes pour une cause trop ingrate. Mains n'exagérons rien. Je ne suis pas aussi stable dans la plénitude que chaque pas à côté ne devienne un reniement et qu'à chaque tournant ne me guette le suicide. Non, jamais je ne suis aussi riche que cela peut vous apparaître. Bien étrange, ce « chez-moi » poétique, celui-là même qu'on veut indestructible : si fragile dans son intermittence, si vulnérable à l'affût des coups de vent... A l'instant même où il surgit, aussitôt il commence à me torturer, à me jouer de très vilains tours : tantôt c'est une poutre qui me tombe sur la tête, tantôt c'est une vitre qui me gicle au visage, tantôt c'est une pierre qui s'arrache de la muraille, qui m'écrase ceci ou cela... sans parler de ces courants ou de ces souffles infernaux qui défoncent un semblant de porte et sans cesse me déchirent les côtes. Est-ce se retrouver chez soi ? Vous pourriez me répondre : mais les Grecs, les Romains, d'autres encore, les plus illustres et les moins connus, écrivaient, eux, différemment, ils savaient s'installer, sans trop de mal, dans leur vaste maison communautaire ! Dante ou Virgile, troubadours ou « précieux », jusqu'à même — et surtout ! — Hugo ou Claudel, mais aussi — ce qui est déjà moins évident — Gongora ou Donne, puis jusqu'à — ce qui n'est pas évident du tout ! — Hölderlin et parfois Khlebnikov... Et bien, tant mieux pour eux, pour nous tous... et tant pis pour moi. Peut-être suis-je un vaisseau respiratoire trop mince pour le torrent de voix aboutissant à un tel entonnoir. Peut-être la plupart de ceux que je viens de citer, avaient-

* Fragment du livre *d'entretiens extérieurs* avec ce qu'on appelle *son double* — et qui, pourtant, dans leur rédaction, doivent beaucoup à Jean-Claude Marcadé.

ils reçu gratis et comme sur un plateau cette bâtisse faite de voix réunies et d'étoiles bien en place. Peut-être, qui sait, Khlebnikov mis à part, Rimbaud, Hopkins, Trakl, quelques autres aussi... mais qui reste ? ... peut-être ceux qui restent tout de même, étaient-ils portés, installés et réinstallés dans cette immense demeure, la leur de droit, par le seul rythme indivisible, le seul maître du jeu cosmique, tandis que c'est de nouveau la Pythie, avec ses vapeurs, ses racines mouvantes, sa terre en tremblement, qui me joue ces très mauvais tours, m'inflige des rythmes infiniment multipliés, qui déchire, rompt, dissèque, déchiquète le chant par ses cris, son débit et ses étouffements. Ou peut-être je me trompe et l'ancienne Pythie n'y est-elle pour rien, surtout si son « délire », ses spasmes, tous les rêves terrifiants qui l'entourent dans nos fantasmes séculaires, nous sont transmis, comme l'assurent les plus compétents, par une imagination tardive, aberrante, fort éloignée du visage serein et lucide qui est le sien dans la Grèce antique. Si elle écoute les tréfonds impurs de la terre, c'est pour abolir, avec la lumière de sa prophétie, toute distance dans le temps, comme celui qu'elle sert, Apollon le purificateur, transperce, avec son arc, n'importe quelle distance dans l'espace. Cela demande, dans les deux cas, une telle concentration, un tel calme limpide de guetteur — et le calme aussi de la cible — que non seulement poutres, souffles, portes, muraille, mais pas même un nuage, pas une feuille, pas un cheveu ne peuvent remuer. C'est ainsi d'ailleurs qu'avec la lyre ils devaient tous résonner et chanter : portes, nuages, feuilles, poutres, souffles, cheveux et murailles, indiscernablement. Qu'est-ce qui reste de cette réciprocité lumineuse, là où rien n'a plus sa place stable, sa prédestination cosmique et rythmique ? Est-ce plutôt, comme on a déjà dit et redit, Dionysos qui revient de nulle part en tempête, lui qui déchire et dévore tout, inséparablement, le jour et l'ombre, l'air et le sang, l'homme et la bête, le mot et le sens, la feuille et le souffle, l'autre et soi-même — les déchire et dévore sans faire de différence, mais ceci justement pour que le *tout* puisse exister, tourner, battre à l'unisson ? Alors là j'ignore la réponse. Tout ce que je sais, sans oser prétendre à la fréquentation de ce dieu ou de ce monstre, c'est que dans mon — comme vous dites — « chez-moi », bien incertain, chancelant mais assez coriace, je ne suis obsédé que par *mes* poussées de rythme, *mes* percées de discernement, peut-être même par leur grande mêlée *immédiate* où chaque corps vient à se dessiner, et jamais par ce tout indifférencié, par l'unique pulsation d'un seul caillot plein et opaque. *Des* caillots peut-être, avec leurs nombreuses pulsations... mais cela, je ne le saisis qu'après coup.

X. — J'ai donc parfaitement raison quant à votre « chez-vous ». Même si vos caillots avec leurs pulsations ne s'adressent ni ne répondent à personne...

— Non, je ne l'ai pas dit !

X. — ...tout ce qui les précède ou prépare est encore plus fermé. Les souffles infernaux n'y changent rien du tout. La demeure pourrait être assez mouvementée, assez vaste, et pour eux et pour mille autres choses, infernales ou paradisiaques ; vous n'êtes pas moins dedans, sans l'avoir choisi. Et quand vous claquez la porte...

— Il n'y a rien à claquer.

X. — ...quand vous sortez et que vous décidez de suivre le faux dialogue, pour vous jeter à corps perdu dans l'entretien infini, vous vous retrouvez sur un chemin tortueux qui, même loin de son but — mais quel but ? et comment pourriez-vous l'atteindre ?.. qui est déjà, ce chemin, à chacun de vos pas, le pôle opposé de votre « chez-vous ».

— Cela ne me dit rien qui vaille. Les oppositions, qu'elles soient innombrables ou variables à l'infini, ne sont bonnes que pour une description d'outre-tombe... peut-être pour le froid arctique qui règne dans toutes les péroraisons, sinon les oraisons funèbres de l'esprit brut. Que feraient-elles dans ma pauvre expérience vécue sans murmure, dans ce que j'appellerais — le mot est-il d'Éckhart ? — mon *choix sans choix* ? L'être et le paraître, la distance et la force, le dionysiaque et l'apollinien...

X. — Comment s'en passer ? Même en pleine action poétique — et c'est vous qui le dites ! — vous ne pouvez épouser la pure bestialité, sans le moindre discernement... donc sans une ombre d'opposition.

— Une opposition nommée, formulée, inévitablement arrachée à son double ne s'identifie jamais au discernement. Celui-ci, chaque fois, la précède pour la dépasser. Elle n'en est, semble-t-il, que le rejeton parasite. Que ce parasite nous soit bien commode ou tout à fait nécessaire pour rendre le monde habitable, nous-mêmes plus ou moins gouvernables et pour écrire sur lui et sur nous le livre de mille et une nuits, cela me paraît évident. Goûter ses poisons, rien de plus naturel. Mais quand on en tire les plus lointaines conséquences, alors il faut se dire qu'il n'y a rien de moins sain, de moins sûr ni de moins édifiant.

X. — Vous voulez inventer la poudre ? Ceux qui décrivent un fait culturel et le jeu d'oppositions qui en modèle le corps n'ont aucun besoin de se plonger d'abord dans la lecture de Nicolas de Cues pour s'imprégner de sa « coïncidence des opposés ». Ils travaillent sur le terrain !

— Moi aussi.

X. — Alors, selon vous, la vie et la mort, le jour et la nuit, le féminin et le masculin ne seraient pas, à travers tant de contextes culturels, des oppositions réellement et incontestablement *présentes* ?

— Vous me proposez des couples de mots...

X. — Sont-ils accouplés *par hasard* ? Vue du dehors, toute langue humaine devrait paraître une sorte de loterie... mais qui le constate ou l'affirme ? Toujours les humains, et toujours dans leurs langues. Peut-être préféreriez-vous « la mort et le jour », « le mâle et la vie », « la femelle et la nuit » ?..

— Avec la *grossesse* que nos Faust réalistes promettent à *l'homme*, dans la nuit toute blanche, morte-vivante de clinique...

X. — ... Ou bien « le mâle et le jour », « la mort et la nuit », « la femelle et la vie » ? Cela aussi, vous savez, pourrait se rencontrer dans telle culture

précise sans changer quoi que ce soit dans le grand jeu d'oppositions infiniment transformables.

— C'est vous-même qui venez de prononcer le grand mot *hasard*. Je le saisis donc au vol non pour réduire tout le reste au seul dénominateur « hasard - nécessité », mais pour essayer de rendre nulle toute réduction qui soit. Ici, maintenant, pour nous-mêmes, tant que notre entretien reste ouvert. Car qui dit *hasard*, doit aussi vouloir dire *chance*. Vous me renvoyez sans cesse au soi-disant « fait culturel »... mais dans une culture non décrite et ouverte à sa chance, est-ce que tel poème de Pétrarque, de Wang Wei, de Djâmi ou de Dickinson serait l'opposé de tel autre, de plusieurs autres, de quoi que ce soit ? Évidemment la poésie peut parfaitement, à un moment historique précis, se présenter comme l'opposé de la prose... mais que peut être la poésie, même dans ses plus éblouissantes nébuleuses de groupements, de tendances et d'écoles, en comparaison avec le seul et unique caillot du poème ?

X. — Votre caillot fermé sur lui-même...

— Pas du tout !

X. — ... serait-il une sorte de météore ? N'importe quel « calme bloc », avant de « choir », suit une trajectoire définie et conditionnée.

— Ce n'est pas moi, inutile d'insister, qui refuserais à *la* poésie le droit d'exister et d'être, à l'instar de ce cynique malicieux qui avouait à Platon qu'il voyait un cheval et ne percevait aucune « chevalinité ». L'anecdote est toujours instructive, la réponse de Platon bien connue... seulement, s'il s'agissait de la poésie, j'aurais répliqué à Platon par la déclaration de mon désespoir ferme et serein d'avoir ici ou dans un autre monde, loin de nos cavernes, cet œil qui permette de contempler, sur le même plan, poésie et « chevalinité ». Après quoi, il me semble, le penseur implacable et mélancolique n'aurait pu que se fortifier, le plus vigoureusement qui soit, dans sa grande méfiance, oh ! combien prophétique ! envers les poètes.

X. — Est-ce donc la faute à Platon, toujours un des nôtres ?

— Non, je ne crois pas qu'il devrait se réjouir outre mesure entouré, sur nos places vaguement publiques, de ces masses affairées jusque dans leurs « loisirs », qui traitent le poète — car il le mérite ! — non avec la méfiance mais avec un mépris sans passion, sourd et lisse. Non, ce n'est tout de même pas une ambiance et une bonne compagnie que Platon pourrait sincèrement apprécier.

X. — Mais d'où vous vient cet acharnement ? Pourquoi traquer sans merci les pauvres oppositions, malgré tout si tenaces, puisque, selon vous aussi, elles sont indispensables pour notre orientation, voire pour notre existence définie dans le monde ?

— Comment le nier ? Je dirais même, avec quelques autres dont l'intelligence dépasse infiniment la mienne, que plus décisifs paraissent le choix et l'enjeu,

plus irrésistiblement l'homme doit se créer des oppositions symboliques. Et là le mot, le nom, quoique valorisés à leurs propres risques et périls, ne lui mentent nullement. Seulement, c'est à lui de juger, par son corps mis en jeu, ce corps qui est déjà une entité symbolique ou, d'après un philosophe russe, mythique, — à lui et non pas à ces décrypteurs qui inscrivent et décrivent... mais ne valorisent ni ne risquent rien.

X. — Permettez-moi alors de vous citer vous-même : « Ceci à nous dire : sont posthumes les pensées et dans le dos du revenant à la vie le soleil s'abêtit ». Où trouveriez-vous donc l'impudence et même la matière de votre réfutation, si d'autres avant vous n'avaient pas durement travaillé sur les mentalités anciennes ou archaïques, avec le sacré et le profane, le pur et l'impur, le *yin* et le *yang*...

— Qui ne sont pas, pour un sage chinois, les contraires !

X. — ... puis si d'autres encore n'avaient pu appliquer ce phénomène d'oppositions interchangeables et combinatoires à l'universalité des cultures et des sociétés ?

— C'est peut-être que, malgré mon intérêt tout à fait passionné pour les recherches des premiers, j'aime mieux rester un idiot étonné avec le soleil dans mon dos qu'un classificateur trop sage avec ceux que plus rien devant eux ne peut rendre perplexes.

X. — Et pourtant c'est ainsi et seulement ainsi que les choses vécues peuvent *coexister* dans leur diversité : classifiées les unes à côté des autres... Mais seriez-vous confus si je vous dis qu'avec le soleil dans votre dos, les deux yeux étonnés comme deux bras tendus, vous avez l'air d'avoir choisi, certainement à votre insu, la prière dans la solitude désertique car vous prônez justement *la même position* qu'un ancien père du désert qui s'appelait, si je ne me trompe pas, Arsène ? Cela vous dit quelque chose sur vous-même ? Est-ce là que vous espériez, d'ailleurs en vain, fuir toutes les oppositions ?

— Peut-être... pourquoi se le refuser ? Rien à la fin n'est plus tentant que le désert et la prière. Mais si c'est vraiment le cas dans mes longues journées cloîtrées, je ne m'y adonne pas du tout au discernement entre bons et mauvais esprits. Je m'y répéterais plutôt, cent mille fois de suite, ce beau vers de Pouchkine (beau en russe, cela va de soi) : « Pères du désert et vierges immaculées... ». Restons donc un peu avec Pouchkine. Dans son poème de jeunesse *Rouslan et Ludmila*, il y a au début un chat savant qui, devant une anse marine, avec une chaîne d'or accrochée au chêne verdoyant, se promène sans cesse jour et nuit autour de l'arbre : « *A droite — et c'est un chant qu'il file, / A gauche — et c'est un conte qu'il dit...* » (Je remarque pour ceux qu'une broutille saurait surprendre ou émerveiller, que « ronronner » dans le sens précis concernant les chats, peut en russe devenir le verbe transitif : « chanter doucement », « fredonner ». Mais le chant ! Vraiment ce chat, cousin terrestre et à peine germain des sirènes, doit être bien singulièrement savant !) Alors aux plus pressés, aux plus outillés qui préparent déjà leurs instruments et tablettes pour

superposer le « droite-gauche » au « chant-récit » afin de circonscrire les « vecteurs » de l'imagerie pouchkinienne ou, qui sait, d'une certaine mentalité russe, je dirais ceci : « Allez-y doucement ! Lisez cent mille fois, écoutez en lisant jusqu'à l'obsession. Et regardez plutôt vers ce qui est, à travers la mesure - *et* - l'intonation, loin de toute évidence morcelée et figée, le discernement dans le même, entier, unique et qui n'en finit pas : l'anse (chez Pouchkine, un beau mot composé, ancien et rare, voulant dire « arc de la mer »), le chêne vert, la chaîne d'or, et surtout — pour nous donner une leçon et nous armer de patience — ce brave chat se promenant à droite, à gauche, sans fatigue, sans se tromper, indivisiblement, dont le chant et le conte, la voix et le récit ne font qu'un, ce même un qui est le poème ». Mais nous y reviendrons.

X. — Le discernement infini, veut-il dire qu'il n'y a rien à isoler à l'intérieur du poème, aucune image particulière...

— Pas si vite !

X. — ... aucune relation ni opposition ? Vous me rappelez ces esprits lourdement pieux qui s'acharnaient contre l'anatomie chirurgicale et la dissection du corps humain...

— On ne dissèque pas le corps humain, sauf avec les bombes, obus et autres engins peu anatomiquement scrupuleux. On dissèque les cadavres.

X. — N'est-ce pas la même chose ? Descartes a vu son corps en tant que cadavre.

— Il n'a vue que sa vue. Il ne s'est pas vu, Dieu merci, disséqué.

X. — Et pendant les opérations ? Car sans connaître d'abord le cadavre...

— Certes. Mais qu'est-ce qu'on peut, et jusqu'où, connaître avec une telle perquisition dans une ruine quittée *depuis l'éternité* par le maître de maison ? Pierre le Grand, ou plus prosaïquement *Pierre le Colosse*, pendant son séjour en 1697 aux Pays-Bas, fut si émerveillé dans un cabinet d'anatomie d'Utrecht par le cadavre merveilleusement disséqué d'une petite fille qui souriait comme un enfant vivant, qu'il s'est jeté sur elle pour l'embrasser. A Leyde, dans un amphithéâtre d'anatomie célèbre à l'époque, mécontent, puis furieux de la répulsion « inculte » de ses compagnons russes, il les força à lacérer avec leurs dents les muscles d'un cadavre. Pensons-y : qui a-t-il embrassé et qu'a-t-il fait mordre ?... Mais soyons sérieux. Quand nous sommes étalés sur la table d'opération, on travaille non pas sur notre corps mais, avec les égards pour le reste, sur quelque endroit isolé, qu'on s'efforce de rendre le plus isolé possible. En cela, avec toute mon estime pour l'œil et la main du chirurgien, souvent notre sauveur quasi magique, la médecine la plus précise est somme toute proche parente ou jumelle de la torture la plus élaborée. Les fameux « docteurs » des camps nazis, on le sait, n'ont pas surgi du vide ; n'oublions seulement pas qu'avec leurs *confrères* du NKVD, ils avaient été indistinctement *préparés* aussi bien par le progrès foudroyant de la précision dans l'anatomie, dans la physiologie, dans la thérapeutique instrumentale que par la rigueur plus

ancienne, pointilleuse, presque clinique de l'interrogatoire inquisitorial, de ses maintes « preuves » ou « indices » et surtout de ses mille moyens, soigneusement ajustés, de pression sur la chair pour les arracher... Il y a évidemment, depuis des millénaires, la médecine chinoise qui essaie de mettre le discernement quasi infinitésimal au service du corps humain entier relié aux rythmes cosmiques de la Terre et du Ciel. La tâche qui, comme nous l'observons avec les innombrables relations, analogies et oppositions établies dans le corps, n'est guère réalisable... que sur les symptômes strictement locaux et par des interventions qui ne le sont pas moins. Quant aux supplices chinois, leur raffinement gradué et rituel, point par point, a une réputation assez significative pour se passer de commentaires ; les exécutions sommaires, jamais pourtant négligées, supposent, à l'ère des techniques et de l'idéologie, le déclin d'une civilisation de symboles très anciens, une révolution aussi peu culturelle que possible. La boucle est ainsi bouclée : de l'Orient à l'Occident et vice versa, un cercle parfaitement vicieux.

X. — Peut-on donc en conclure que le corps du poème n'est pas assimilable à celui de l'homme, de la bête ou bien de la plante ?

— Si, sur le plan organique il l'est. Cependant, si on laisse pour le moment la dimension symbolique, mythique et, qui sait, eschatologique, la différence flagrante et capitale, c'est que le corps de ces derniers ne peut se développer ni se régénérer à l'infini ; un beau jour, quand ses relations avec le milieu sont définitivement rompues, à l'instant où plus rien en lui-même ne répond par sa propre force vitale aux propos ou interrogations du milieu, celui-ci se vexe, le reprend et le cache dans sa poche.

X. — Un bel entretien ! C'est peut-être pour lui que vous êtes si pressé de désertir votre « chez-vous » ? Un entretien plutôt décevant, surtout pour les grands amateurs de la nature...

— Si votre subtile ironie — qui ne l'a pas exercé ! — vise ceux qui, entre deux temps libres ou creux, de telle heure fixe à telle autre, s'arrêtent, s'installent et s'entrouvrent pour admirer « leur » chien, « leurs » fleurs, « leur » bout de ciel ou bien, plus lointainement, le baobab, l'anaconda, la grande vague meurtrière de la mer et les danses sauvages, alors soit ! Ironisez tant que vous voulez sur tous ceux qui ne se sentent à leur aise que devant des images toutes prêtes, ceux qui sont parfaitement servis de nos jours jusque dans leurs salons infiniment extensibles. Un tel rire édenté, on s'en moque, il ne heurtera personne. Mais il serait bien moins anodin s'il visait Novalis ou Tiouttchev qui désirent — amoureux et non pas amateurs ! — s'épuiser jusqu'au bout dans le gouffre du poème, s'y achever immédiatement, disparaître là où il va, dans cette ombre qui leur parle et qui les attend. Vous ne devinez même pas de quoi vous vous privez en leur refusant ironiquement l'accueil. Eux, ils s'en passeront *plus ou moins*, tandis que vous...

X. — C'est donc moi, leur « chez-eux » ? Et ceci, sur leur chemin vers la mort ?

— Un poète chinois dit : « Quand les oiseaux chantent, les montagnes deviennent plus calmes et silencieuses. » Et moi, j'ajouterais : quand les oiseaux

chantent à tue-tête, à s'effondrer sous leur propre cri, les montagnes deviennent l'ombre d'elles-mêmes, l'ombre la plus calme et la plus muette. Voilà pour la demeure.

X. — Mais je ne veux pas, même momentanément, même pour les oiseaux si nobles qui s'appellent Novalis, Dickinson ou Tiouttchev, devenir une ombre. Ça viendra tout seul... pour personne. Et dans cette vie, non, ce serait trop triste et sombre... une ombre sans défense.

— Mais c'est elle, c'est l'ombre qui apporte la défense : ni sombre, ni triste. Vous savez bien que la langue russe a deux mots, *ten'* et *sen'*, pour dire « ombre » et que le dernier, probablement plus ancien, peut-être la même (mais on le conteste) racine nue ne différant de l'autre que par une dentale, signifie aussi et, paraît-il, surtout « abri », « refuge », « protection ». Quelqu'un a donc attiré notre attention sur le fait que pour dire l'acte d'intuition soudaine, il y a en russe deux verbes impersonnels et complémentaires : un qui correspond à peu près, de par son étymologie, à « illuminer », et l'autre, avec cette racine — ou forme de racine — plus ancienne (que l'on trouve dans plusieurs langues indo-européennes), à... « ombrager »*. Alors méditez un peu et rassérez-vous. Ce ne serait, pour le corps de cet autre qui s'en va, qu'une claire bienveillance d'effacement. Saisir cette chance, cela vaut bien la peine. Sinon...

X. — Vous vous exprimez par énigmes. Et en plus vous vous contredisez : tantôt c'est le milieu qui se vexe, qui fait rompre le fil, tantôt c'est dans le corps lui-même qu'enfin la force manque...

— Parce qu'il est, indivisiblement, lui-même et son double, lui-même et son milieu, et c'est en lui-même que le milieu — le mot, dans ce contexte, me paraît étrange ! tout me paraît ici presque louche, y compris nos lieux trop communs ! — c'est donc en lui-même que le milieu grignote peu à peu et gagne du terrain. En lui-même et avec son entier concours. L'organique, vous savez, n'aime pas les frontières, ne reconnaît pas de visas. Donnez libre cours à ce chêne poussé siéieux...

X. — Comment pourrais-je ? Il ne pousse pas en moi votre chêne, et l'imagination n'est pas mon fort.

— Et l'histoire ?

X. — Je la connais assez.

— Commencez alors par vous représenter la société féodale, la plus indifférente qui soit, du moins en Europe, aux démarcations d'espace séparant les tribus, les races, mille États plus ou moins éphémères, et tout de suite vous aurez envie de recommander plus de circonspection, de méfiance réfléchie à tous ceux qui ne voient dans la soi-disant communauté soviétique, son consensus affecté, sa susceptibilité prétendument défensive doublée d'un verrouillage plutôt extravagant, que le *fruit naturel* d'une civilisation ou de son « retardement » historique.

* On ne s'en étonnera pas moins si l'on sait que le mot « briller » en russe (*sijat'*) et en certaines langues indo-européennes n'est pas étranger à cette racine ancienne.

X. — C'est une histoire à dormir debout. Inventez-m'en une autre que je puisse gober. Avez-vous oublié l'acharnement contre les Maures, l'horreur sacrée devant le Juif ? Si ce n'est pas organique, alors la Russie, hors ou contre la nature, serait vraiment la sainte ou la maudite puisqu'en elle *tout cela* se répète, sous des noms successifs, indéfiniment et jusqu'à la nausée.

— Calmez-vous : votre nausée en tout cas resterait organique. Bien qu'avec elle déjà rien dans ce monde ne se répète, ni vous, ni moi, ni le Juif, ni les Maures, ni la Russie pour l'énième fois vomie. Là où l'autre se trouve rejeté, où Sartre constate : « L'enfer, c'est les autres », le cosmos le plus solide, le plus robuste s'écroule de nos jours en un clin d'œil. La question est : l'horizon eschatologique, doit-il n'être ici *vécu* qu'à ce prix ?... Regardez donc ce chêne fatigué et nouveau : qu'on lui donne le champ libre et il va remplir, s'il n'est pas trop tard — la terre, les airs et les cieux, il deviendra aisément le fameux Arbre du Monde. Mais c'est l'autre côté, son double, qui gagne en l'éparpillant, selon une volonté ou une indifférence non moins démesurées, depuis chaque couche de la terre jusqu'aux ciels les plus vastes et lointains. L'opposition, à peine apparue, s'évanouit sans trace. Tandis que le discernement, certes *inimaginable*, ne fait que se re-imposer.

X. — Mais pourquoi voulez-vous ignorer les notions les plus élémentaires ? C'est ce qu'on appelle le règne de la nature, non celui de l'esprit ! Qui d'ailleurs se débrouillera fort bien pour départager, entre la terre et le ciel, en suivant d'un œil fixe le disparu, les deux camps opposés, l'organique et le mécanique. Et là vous ne pourrez plus rien contre son savoir et sa science.

— Quel esprit ? Quelle science ? Au service de quel savoir ? Vous me bombardez avec des termes accouplés qui ne disent plus rien à l'âme fatiguée. Voilà votre science ! Infatigable comme une énième encyclopédie où tout voisine avec tout, dans l'indifférence des divisions et des subdivisions : Dieu et l'homme, l'homme et la nature, la nature et l'histoire et ainsi de suite... vingt, cent vingt ou trois mille vingt volumes, il n'y a pas de limites. Mais nous ne sommes pas là pour récapituler cette indifférence volumineuse ; sinon ce ne serait pas un entretien, ni pour nous, ni pour d'autres. Je vous répondrai pourtant que, selon mes modestes savoirs, les Grecs les plus anciens ou les Hindous des *Upanishads* n'auraient pas compris un traître mot dans votre dernière opposition que vous me présentez comme « la plus élémentaire ». Pour les uns, le chaos une fois tranché, il ne reste que la mécanique du cosmos, sans rien qui puisse s'y opposer, avec les corps qui en suivent le cours et dont l'âme ou le souffle, chez les vivants, n'en fait qu'une infime parcelle, à peine perceptible au moment de la mort, quoiqu'assez coriace après une mort violente pour rétablir entre hommes, s'il le faut, la justice de ce mouvement mécanique sans faille. Pour les autres, parents lointains des premiers, avec leur Brahman omniprésent ou leur Puruša, corps de tous les mondes, avec Prakriti la mère-vie, il n'y a partout, derrière chaque corps défini, chaque forme et même, dans la surabondance enchevêtrée des dieux, derrière chacun d'eux, qu'une seule vraie poussée vitale indestructible. Organique ? Je ne sais pas si on peut l'affirmer. Peut-être. Comment alors les uns et les autres, savaient-ils — et ils le savaient ! —

discerner dans le même ? Cela, c'est une autre histoire, ce n'est pas pour l'instant notre propos. Vous pouvez seulement remarquer qu'avec tout ce qui s'est passé depuis, en se développant et en se localisant peu à peu, plus près de nous, en un seul mouvement accéléré, avec les notions de plus en plus applicables et précises, les termes de plus en plus élaborés et savants, avec le formidable essor de toutes les mécaniques, y compris, ces derniers décennies, en biochimie et en psychophysiologie...

X. — Encore une fois, est-ce la faute aux Grecs ? Est-ce leur héritage, fût-il fractionné, qui monte à l'infini ?

— ...jusqu'aux tentatives de synthèse, degré par degré, dans la recherche des systèmes où pourtant, pour vous répondre tout de suite, le discernement dans le même est exclu, personne ou presque ne se permet plus de se tenir coi et bouche bée devant ce qu'on appelait autrefois, à *n'importe quel* niveau de complexité, le *corps organique*. Dans nos sociétés ou plutôt dans leurs marges, ou bien tout à fait en dehors, c'est une affaire d'enfants et d'idiots.

X. — C'est ainsi que vous revenez au poète ? Par l'appel au plus archaïque, à l'enfant abyssal, à l'idiot aux yeux d'ange ou de bête, ces fétiches de la mentalité « organique » médiévale ? Un procédé bien mité !

— Avant d'y revenir directement, je vous propose, pour plus de clarté, cette fable toute récente, nullement, hélas ! entamée par les mites. Il y a vingt ans, à Moscou, sur la fameuse place Dzerjinski, devant la non moins fameuse et sinistre Loubianka, siège central et longtemps prison des Tchéka-Guépéou-NKVD-MGB-KGB, on a érigé, tout en marbre, un monument à ce « Félix de fer » qui, au nom de la pureté sacrée de ce qu'on ne voit qu'à travers l'impureté la plus vulgairement sordide, avait fondé, dirigé et bien développé la machine de terreur, d'espionnage, de mensonge gangreneux et d'ubiquité tentaculaire, jamais vue dans les pires rêves de l'histoire. Le piédestal, sur un socle écrasé et quelconque, est cylindriquement austère, d'une étroitesse bien droite et très haute, conformément à ce qui se hisse sur lui : à peine couvert d'un manteau militaire, débraillé, cela va de soi, non avec indécence mais tout juste pour s'exposer fièrement aux vents et tempêtes, le corps maigre, longiligne, botté, gris acier d'un faux don Quichotte, don Quichotte *vainqueur*, ou plutôt d'un Commandeur mort-vivant qui aurait, une nuit plus complice que les autres, fui son tombeau étrié et son buste sobrement dérisoire, à l'ombre du mur rigoureux du Kremlin, pour devenir là, à l'épicentre public, le gardien du tombeau grand ouvert de tout le monde, sans juger toutefois aussi peu que ce soit dignes de son regard obsédé tous ces petits don Juan pris aux mille et trois convoitises, grouillants, futiles, débrouillards et irrémédiablement coupables, avec leurs voitures, autobus, trolleybus qui le contournent sans cesse, sans trop de honte ni de déférence, avec leur neige sale, leurs sacs crasseux et leurs vapeurs infectes — des foules astronomiques, compactes, fourmillantes, pressées en ce lieu stratégique de la cité, qui ne se dispersent un tout petit peu qu'en s'engouffrant par paquets dans le purgatoire du métro, en formant, aux arrêts des transports et selon la saison, des queues tantôt gluantes et tantôt congelées, ou bien en prenant d'assaut, en quête d'un festin plus que problématique, un

soi-disant palais commercial du nom de... *Maison des enfants*, le voisin le plus proche de l'adulte KGB. Mais revenons à notre chevalier-commandeur : dans sa main serrée, sa « dextre de pierre »* — qui ne connaît qu'une seule et unique étreinte ! — ce Dzerjinski grisement marmoréen est censé tenir, telle qu'on l'a, au nom des convenances, emblématiquement transposée sur son piédestal, une épée plate, fort allongée, frôlant presque la terre de sa pointe. L'épée qui à juste titre nous apparaît la plus terrifiante, suspendue qu'elle est, « glaive de la révolution », non pas tellement sur la tête d'ennemis, lointaine, nette de contours et pure dans sa substance, mais plutôt et d'abord sur celles, pullulantes, de nos foules misérables qui sont l'hydre toute proche, trop fluide ou amorphe : sur ces fausses amies furtivement fuyantes qu'elle scrute et qu'elle touche, celles qu'elle perce, démasque sans répit, et pour cause ! car comment, même avec toute notre bonne volonté, ne pas ou ne plus pulluler ? et comment donc, quand on pullule, même si c'est dans le plus intime et le plus persistant effroi, atteindre la prétendue pureté de ce glaive ?

X.— Mais pourquoi devrait-on l'atteindre ? Le glaive virginal supposé purificateur n'est peut-être qu'un symbole de la révolution dans son inévitable rôle sacrificiel.

— Ce qu'on a longtemps cru, dupé par la creuse fumée de son nom, de son autel de caricature, par tous ses fastes et poncifs pseudo-symboliques. On ne regardait jamais ou à peine, l'œil distrait et blasé, du côté de ceux qui ne sauraient, eux, que pulluler... et périr. Allègrement on faisait du sordide le plus hiératiquement pur, de la profanation, sans tabous pourtant impensable, la réinvention des valeurs du sacré, et du corps mutilé, en lambeaux, à tendance quasi colloïdale, je ne sais quelle entité hautement organique. Si ce n'était pas ainsi, la logique de l'opposition dictait le contraire non moins éloigné du concret et du discernement, la vision horrifiée arrivant parfois à y percevoir une espèce de messe noire. Que l'on glorifie sans retenue ou que l'on condamne en bloc, en rejetant l'autre hors de toute histoire, en ignorant, banni de la sienne, le vécu de ce qui bouge dans le temps proscrit, la démarche est la même, pratique, cérébrale... et, à quelques rarissimes exceptions près, fort peu désintéressée. Le sacrifice ? Mais le sacrifice ne choisit, c'est connu, qu'un être, homme ou animal, parmi les plus chers et chéris, l'être sans tache ni défaut qui, mieux que tout autre, pourrait dans ce monde *servir* le sacrificateur. Il n'y a pas que le simple mécanisme d'échange avec l'au-delà. Les exemples en regorgent ; il suffit de celui-ci, cent fois cité depuis Frazer : passé le rite de purification, la victime, si c'est un étranger, un prisonnier, un *tout autre*, peut et doit même, chez les Aztèques, devenir un dieu et avant d'être immolée, puis dûment écorchée, servir plusieurs mois de protecteur à ceux qui l'auront mise à mort... Alors, pour ce qui est de servir, eh oui ! nous servons, mais comme du bétail médiocre qui se rebiffe ou se dérobe, s'écartant du chemin tracé même à ses rares moments d'enthousiasme aveugle... car, à vrai dire, il n'y a pas de chemin à suivre : seuls, dans la steppe brumeuse et grondante, les jalons de l'instant qui s'annonce, toujours imprévisibles. Quant à être chéris ou sans tache, bêtes

* Pouchkine

immondes collectivement proclamées demi-dieux, inutile d'insister ni d'user d'ironie : la réponse, si l'on trouve encore quelques hésitants, ne peut être que non, non et non ! Quel est donc le travail de cette interminable épée dans la société qui prétend, par l'unique bouche autorisée, couronner toutes les autres, dans son cours fixe ou son temps final qui, dirait-on, absorbe et annule tous les temps* ? Pour répondre, on se passera des symboles, on quittera enfin le brouillard le plus dru, car l'évidence se présente brute, nette et simple : l'assassinat. Tout ce qui pullule ne peut qu'apporter un instant de trop et un brin d'histoire corruptrice. C'est pourquoi — Trotsky ne s'est nullement trompé — la révolution doit être permanente et son glaive, infatigable.

X. — Vous n'invoquez que les sacrifices sanglants d'alliance et d'expiation. Pas les offrandes de toutes sortes.

— Elles remontent, d'après ce que j'ai pu lire, à diverses formes totémiques d'homme ou d'animal.

X. — Alors l'assassinat perpétuel comme *nerf* du pouvoir retournant, fût-ce en faussaire, à la mentalité mythique, n'est-il pas *de même*, tout simplement, une forme séculière, désacralisée de l'immolation ancienne ?

— Encore des couples de mots qui ne disent strictement rien, bons peut-être pour des meetings lyriques, mais qui ne sont en tout cas pas faits pour danser ensemble. Non, « *faussaire-et-mythique* », « *immolation-et-désacralisée* », cela ferait du guignol... nous y sommes d'ailleurs tous. Le premier fils d'Adam, agriculteur sédentaire et mal dégrossi dans son rite, homme jaloux, certainement rusé mais sans doute bien moins dialecticien que nous autres, connaissait déjà parfaitement cette loi d'incompatibilité : ce qui s'offre au Témoin...

X. — Autrement jaloux...

— ... devant sa face, en pleine visibilité, et ce qui ne peut s'offrir à personne, qui doit fuir tout témoin...

X. — Il se croyait assez seul sur terre...

— ... en pleine dissimulation. Seulement, plus proche qu'Abel du sol, des racines, mais infiniment plus loin que lui, pâtre nomade, de l'ouverture d'espaces, il n'avait pas deviné — comment l'aurait-il pu ? — que la *voix*, et d'abord celle de la terre, saurait toujours témoigner à fond. Vous voyez : le sacrifice se produit au grand jour, il n'a pas peur de la lumière, au contraire, il se veut ensoleillé. Tandis que l'assassinat...

X. — Pour bien juger l'épée infernale, qu'elle aime mieux l'obscur ou le lumineux, faut-il nécessairement remonter jusqu'à ce maudit Caïn égaré...

— Vraiment, le faut-il ? Faut-il confondre, à l'instar de tant de chroniqueurs

* Est-ce, *en dehors du vécu*, si loin de la mentalité du bourgeois « classique », qui d'ailleurs a su, depuis le dix-neuvième siècle, se perpétuer à travers les incarnations les plus inattendues ? Ainsi dans la publicité télévisée, un fromage ou un chocolat parcourant le cosmos se tiennent-ils pour son rêve suprême et son achèvement bienheureux. Mais quel est leur glaive ? Et comment s'appelle leur Tchéka ?

un peu trop *anthropologiciens*, la besogne ombrageuse de notre « chevalier de la RRRé-volution » avec l'acte de sacrifice, si immémorial que l'assassinat — non le meurtre sauvage qui se sacralise dans l'immolation — paraît à côté une « invention » toute récente ?

X. — ... ce Caïn qui, je vous le rappelle, est considéré par les Juifs comme le tout premier repenté du monde ? Et d'ailleurs s'il « connaissait », c'est précisément en tant que « rusé » car, *forgeron* de son nom, donc « maître du feu » — donc aussi, pour votre gouverne, de la lumière ! — il devait, selon Mircea Eliade, incarner, aux yeux des pâtres nomades, non seulement l'ambiguïté funeste de la vie sédentaire, de ses techniques et de sa civilisation, mais tout d'abord des « pouvoirs magiques redoutables »...

— Je retiens pour l'instant ceci : le vrai visage de Caïn reste là, à l'ombre de son nom, plus caché que dévoilé.

X. — ... Alors Dzerjinski, n'est-il pas le nouveau *maître du feu* ? Le feu, son feu dévorant, celui de l'autel sacré ? Et vous tous, « bétail médiocre », n'êtes-vous pas plutôt une foule bêtifiée de pâtres déchus, de nomades déguisés si pitoyablement ?

— Attendez ! Que ce « Félix de fer », même en plein vent, même et surtout sur son piédestal, puisse être considéré comme un sédentaire parfait ou, si l'on veut, un sédentaire par excellence, je vous le concède sans hésitation. Que ce soit lui, pas tout seul mais lui le premier, qui ait *forgé* l'épée, sans oublier, certes, le bouclier *dissimulateur*, personne ne le niera sérieusement...

X. — Cela dépend du regard sur Ivan le Terrible, sur Pierre le Grand et ses hordes de dénonciateurs d'office...

— ... sauf peut-être ceux pour qui l'épopée russe humblement et pathétiquement millénaire et, depuis son aurore il y a soixante-dix ans, l'histoire opaque du « nouveau monde » ne font dans les annales qu'une seule et même vague interligne. Pour nous en tout cas, et là vous avez toujours raison, il va de soi que devant l'idole et ce qu'il veut incarner, devant cet autre Héphaïtos qui, sans être boiteux lui-même, a « transmis » la claudication mythique à son petit-fils Iéjov*, le troupeau misérable, attiré, rejeté — y compris les adorateurs les plus sédentarisés, si ce n'est les mieux assis — ne peut, dans la crainte et le tremblement, que sans cesse redevenir nomade...

X. — Tant mieux peut-être pour la pureté biblique de la tribu. Et tant pis — voilà son ambivalence ! — pour cette infirmité qui avait, nous dit-on, été aussi celle d'OEdipe et qui vous aide, selon un auteur contemporain, à choisir vos boucs émissaires.

— ... Mais de quel autel parlez-vous ? Est-ce le piédestal cylindrique sous les bottes, qui cherche toujours à s'enraciner et ne fait que fouler la terre et sa

* Commissaire du peuple (!) pour la Sécurité d'État de 1936 à 1938, en plein paroxysme de la terreur et des « grandes purges ». Successeur de Iagoda qui fut fusillé en 1938 à l'issue du « procès » de Boukharine, Rykov, Krestinski et autres, le *petit boiteux* a, un an plus tard, été à son tour liquidé par Staline, dans des circonstances mal élucidées mais sans doute pour la même raison : il en savait trop. Béria l'a remplacé.

voix ? Est-ce, partout où la terre n'en peut plus, celui d'autres héros, d'autres pères vaillamment fondateurs, celui surtout du seul divinisé parmi eux, Staline étant renvoyé aux larves, dont la multiplication statufiée se dirige vers l'infini, selon la loi de la scissiparité et à partir d'un cocon truqué, d'un simulacre de momie faussement totémique ?

X. — Pourquoi « simulacre » ? Vous l'avez vue ?

— La momie ? J'ai même vu, un jour d'hiver en 1955, les deux. Et si celle de Lénine m'a presque déçu et quelque peu apitoyé, paraissant, avec ses bottines puériles soigneusement astiquées, trop mignonne et proprette, vaguement godiche, plutôt lointainement anodine et mélancoliquement délaissée comme en ont parfois l'air ces poupées d'un autre âge qu'on découvre sans les voir, attiré qu'on est par leur magnétisme de solitude ou leur stérile miroitement d'emprunt, sur une chaise sénile, sur la table bancroche d'un grenier devenu apathique et myope, — et c'est bien ainsi, à partir de cette vision du vide *le plus plat* dans un lieu pourtant sacro-saint ou prétendu tel, que je devais, des années plus tard, en lisant *La dialectique du mythe* de Lossiev* (livre de 1930 qui, non sans raison, coûta cher à son auteur), saisir le sinistre message d'une minuscule secte russe, celle des « prie-Trou »... ou bien, si cela choque votre tendre oreille, quoique le terme russe soit justement d'une telle brutalité, des « prie-Creux », des « prie-Crevasse »...

X. — Ce qui me choque là, c'est plutôt le terme « sinistre ». « Surprenant », « prodigieux », « novateur » conviendraient mieux car, par exemple, Malévitch, avec sa première *Croix noire*, avec surtout son *Carré blanc sur fond blanc*, n'en est pas tellement loin, ainsi d'ailleurs que tous ceux qui mènent les recherches ardues sur la discontinuité.

— S'agit-il des mêmes trous ? Puisque vous apportez un peu trop de confusion, je vous citerai ce fragment de Malévitch, rédigé, soit dit en passant, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce *moujik visionnaire*, dans un russe aussi lourdement obscur qu'impassiblement explosif : « Le monde en tant que porosité qui pourtant n'est pas creuse. Alors pourquoi, dans cette infinité poreuse de tamis, ne découperais-je pas une ligne ou un point, et pourrais-je enlever à ce tamis troué une ligne ou un point ? En cela est peut-être le réel, tandis que nous, en voyant une ligne ou un volume, nous sommes persuadés de leur réalité et existence ». Le fait est qu'avec la profondeur non creuse, archipleine, ces trous-là, signes du discontinu, sont bien plus qu'abyssaux, ils ne sont surtout pas platitude et nivellement, au contraire ! Le continu lui-même en ressort raffermi et revigoré. Car que veut dire et que nous fait voir Malévitch dont le suprématisme synthétique n'a rien de commun avec les *objets picturaux* mis sans rime ni raison sur la toile par un Klioune, le pire épigone de tous ses compagnons, ou bien offerts aux yeux comme un tout autonome par la surface souverainement lisse d'un Mondrian ? Ses trous de tamis, plénitudes du Rien, s'ouvrent sur le corps infini et unique où « il n'y a pas d'endroit vide », où

* Philosophe russe (1893-1988) connu surtout comme un remarquable interprète de Platon et du néo-platonisme. Ses ouvrages les plus audacieux, de nos jours quasi introuvables, où la rigueur phénoménologique s'allie à l'idée de l'omni-unité organique, celle de V. Soloviev et de P. Florenski, ont été dans les années vingt, fait rarissime, édités par l'auteur grâce à un mécène bolchevique influent... et discret.

« le point lui-même ou la ligne sont déjà une multitude », où « il ne peut y avoir d'objets » puisque « tout est lié — et délié — mais rien n'existe séparément ». Comment alors peut-on imaginer que ce même Malévitch veuille se prosterner devant l'objet le plus rigidement isolé, l'image parfaite du faux semblant, se confier corps et âme aux lignes et volumes de cette momie fort étrange qui, sans nul recours ni lieu de destination, jetée perpétuellement en pâture aux regards, ne fait qu'obstruer le tamis, alors qu'il lui est interdit de regagner les rivages d'outre-tombe ? Si Lossiev, lui, vise principalement l'espace non symbolique, perspectiviste, indifféremment grand ouvert de Descartes et de Kant, c'est que, tout platonicien qu'il puisse être, apparemment à l'opposé de Malévitch, il voit dans cet espace non seulement la même négation du corps organique mais aussi toutes les conditions réunies pour qu'il aboutisse un jour — et là son allusion est bien nette — à cette incarnation cadavérique du vide idolâtre... Mais revenons, c'est le lieu, à nos deux compères. Alors donc que le premier mannequin m'a laissé sur ma faim, sans autre signe de présence ou de vie qu'un obscur point roux d'interrogation dessiné — obliquement vers nos regards tendus et en saillie sur les plans d'horizontalité mortuaire — par la silhouette de sa barbiche orpheline, — son compagnon d'étalage, en revanche, se souciant de simagrées fétichistes comme d'une guigne, comme si, à l'épreuve du seul urgent qui comptât, il présentait son prochain bannissement* de ces murs sûrs et chauds, de dessous cette cloche importunément limpide mais tout de même — à défaut d'un abri plus discret ou plus digne — bien laborieusement méritée, et comme s'il se cabrait, de toutes ses forces atomiques, devant l'ombre du pire des complots à venir, de cette conjuration qui — sans encore vraiment s'annoncer, dans l'ignorance de ses propres trames, voire à l'insu des félons, des protagonistes eux-mêmes (et c'est là qu'il s'y connaissait en maître !) — préparait déjà l'infamie finale de son exil subreptice dans la nuit trop bruyante de la terre, — celui-là m'a frappé beaucoup moins par l'extrême, voire le plus douloureux sérieux de sa grosse tête grêlée aux moustaches striées de nicotine sur un tronc épais et courtaud de nabot que par l'expression concentrée dans ses pattes chevelues et recroquevillées qu'on voyait là, sous un éclairage tamisé, toutes griffes adipeuses dehors, avec la furieuse ténacité des aveugles, s'agripper aux lueurs des visages, aux plis et replis de l'austère crépuscule, à l'air frêle, raréfié, doux fantôme, chimère herbue et médicinale, — dans ces lourdes pattes pourtant peu musclées où se lisait (et non sans malaise, c'est le moins qu'on puisse dire) l'opiniâtreté jamais en défaut, prodigieusement posthume de son instinct de conservation à côté duquel l'énergie légendaire de l'autre, sa détermination têtue et butée de joueur, tout ce qu'on pouvait, à travers même des fables, savoir à peu près, à coup sûr deviner sur son âcre patience effacée de fourmi ou de teigne, sa sourcilleuse — quelles que soient les percées ou promesses du soleil — clandestinité de taupe maximaliste, ses brumeuses machinations de longue haleine doublées à tout moment, en une rude toile d'araignée, de ses acariâtres chicanes doctrinaires, jusqu'à ses coups ratés, ses bourdes monumentales, ses volte-face idéologiques si énormes qu'on ne les remarque plus qu'à peine : ces pirouettes ou ces revirements chaque fois éclipsés par la

* On se rappelle que le corps de Staline dut déménager — et pourrir sous la terre kremlinesque — après le XXII^e Congrès du Parti, en 1961.

suite, toujours mis d'une main alerte, implacable, au service stratégique, nettement échiquéen de la monomanie du pouvoir — c'est ainsi, on n'en reviendra pas, qu'à l'été 1917, dans *l'État et la révolution*, il annonce, doctoral et imperturbable, la disparition *imminente* de l'État, juges, armée, police, bureaucrates y compris, par le seul miracle de *l'ultime* paroxysme de la lutte des classes qui *enfin* aboutit, tel un dieu arrivant dans sa gloire, à l'irrésistible et rapide « dictature du prolétariat »... pour que finalement, passés *quelques mois*, il ne reste de toutes ces fumisteries (la théorisation, malgré ses délires, s'adaptant fort opportunément aux exigences, sinon aux appétences, de l'heure) qu'un étatisme totalitaire jusqu'ici inconnu, police, juges, armée, bureaucrates, tous *centuplés*, désormais sans fausse honte, *au nom* de l'impérissable dictature — du moins tant que l'histoire *s'acharne à sa perte* — des « très humbles serviteurs » de ses desseins *suicidaires*, dont les premiers faits et gestes suscitent immédiatement un formidable *effet de surprise*, — toute cette charge de volonté quasi cyclopéenne, fichée dans la maigre enveloppe d'un « prolétaire de la plume », d'ailleurs un père peinard à la vie bien huilée — d'un barreau confortable à un exil commode, de la Volga en bateau au Paris et aux Alpes de l'émigration — vie sans souci majeur, de vacances en vacances en tout lieu et à la première occasion, dans ses moindres (du reste sagement quelconques) goûts, lubies, habitudes ou routines — grâce à l'abnégation aisée et quand même rarissime — pendant un quart de siècle ! — de sa tendre mère, de ses proches si proches, grâce à la nonchalance policière, aux faciles frontières grandes ouvertes, à la ponctualité exemplaire de la poste, grâce aux lointains risques mortels pris après 1905 par d'étranges « expropriateurs » de fonds publics et de banques, grâce au dévouement de camarades plus visibles mais hélas ! moins utiles qui, au bout de la misère — et qu'y pouvait-il ? — se jetaient quelquefois dans la Seine, grâce à des capitalistes d'une espèce insolite, payant au peuple leur grosse obole, voire — pour une exigeante rédemption — leur fortune tout entière, versée directement dans les caisses d'organisations « subversives », grâce *donc* à la prospérité assez — pour cet apparatchik d'élection — honorable, mais en revanche jalousement — pour le bien de la cause — ténébreuse de la trésorerie de son parti (trésorerie destinée à se fondre, avec la même aisance muette et pudique, dans celle, autrement généreuse, de l'État), — volonté, pour tout dire, elle aussi entretenue et servie et nourrie par les circonstances gratuites qui se présentent immanquablement aux chacals, — car qu'aurait été V.I. Lénine sans la guerre de 1914 avec ses boucheries sombrement prometteuses et « notre mère la Russie » prête à s'y abîmer ?... que serait-il devenu, « chef et maître », dans ses grises pénates suisses, sans le bouleversement tellurique de février 1917 qu'il n'avait en rien préparé ni même, si confusément que ce soit, pressenti à quelques jours de l'événement ? — volonté néanmoins vite redéclenchée, d'une puissance de ressort carrément stupéfiante, toutes ses prouesses de dynamitage, d'échafaudage, de rassemblement, toutes ses ruses, manèges, méandres, circonvolutions dans les faux compromis, paix pourries, replis architecturaux, qui avaient à coup sûr instruit et armé l'autre malfrat, tout sauf peut-être, — la race des *assis* étant de mieux en mieux installée, pour être en fait d'autant mieux décimée par la bête plus bestiale, — sauf le tempérament et l'effervescence, le semblant de témérité, l'inutile frénésie devant une chance à saisir ainsi que la futilité d'après disputes

interminables, — tout cela et mille preuves annexes de son fébrile parcours mémorable m'ont soudainement paru, à côté, une vraie bagatelle que — durant mon passage très bref dans la procession taciturne auprès de la momie somme toute banale d'un simple joueur de dames moustachu apportant de son enfance si obscure et miteuse, au-delà de son histoire en danger, un instinct vital platement infaillible, dans son opacité sentant l'animal, cramponné, spasme mort, à nos cervelles et tripes — ce résidu de la plus rudimentaire présence aurait définitivement rendue *nulle*, réduite à l'état de réminiscence fugitive et livresque, condamnée en fin de compte — astéroïde de boue, de nerfs, de papperasse — à se consumer de nouveau en pure perte pour ne briller là, dehors, avec l'éclat de deux baïonnettes et, sur la place dite Rouge*, quelques vitres lointainement enneigées, que par l'incalculable *absence* dans ses figurations statufiées, portraiturées et autres... et tant d'autres...

X. — Ouf ! Comment en sortir ? Comment le digérer ?

— Personne n'en est encore sorti, et personne ne l'a digéré. Ni vous ni moi, ni Tolstoï ni Shakespeare, ni le misérable Indien du Brésil ni le dernier sauvage de l'Australie. Nous y sommes tous.

X. — Toujours ce russocentrisme...

— Hélas ! rien de tel... plus aucun « centre » ni « isme »...

X. — Mais que veut dire votre si naïf pastiche de je ne sais quel grand maître de l'énumération littéraire ? Prétendez-vous avoir, jeune garçon, réellement vu tout cela pendant les deux-trois minutes de votre visite désormais légendaire ?

— J'y ai certainement saisi bien plus que cela. Tout ce qu'on voit *en vérité*, on ne le voit qu'en une fraction de seconde qui n'a plus *rien à voir* avec la seconde et tend peut-être à dépasser la vitesse de la lumière. Ainsi certains rêves dont Florenski, dans l'*Iconostase*, démontre magistralement le mouvement téléologique, des effets-événements aux causes-but dans un espace imaginaire, ce qui constitue, d'après lui, le temps interne — la destinée — de la vie organique. C'est pourquoi le facteur extrinsèque et fortuit — bras engourdis, porte claquée — ou bien souterrainement inconscient, — mais qui, entre les deux, tracerait la frontière ? — ne se révèle à la fin, au dénouement exact du rêve (un éventuel dénouement parmi des myriades) qu'en *trou de tamis* sans objet, nullement explicatif pour ce déroulement d'éclair à rebours, ce texte ou cette figure inverse, au sens inaliénable tourné vers le futur. La mémoire ici entre en jeu, et je n'ai même pas pressenti la portée de cette phrase qui m'a échappé — *au nom de tous les miens* — il y a quelques années : « Dans le poète notre mémoire est à venir ». Comment alors pouvoir résumer et comment épuiser ce que j'avais vu, sinon entrevu dans les grisailles du Mausolée ?

(...)

* Et elle est vraiment belle — même très belle ! — car tel est ici précisément le sens du *krasnyj*, son nom, et non pas celui, la couleur, qui — le premier étant depuis longtemps oublié — reste le seul gardé par le mot et dont les *imposteurs* se sont abusivement servi pour la gloire non de la pauvre place innocente mais de leur fallacieuse « mythologie symbolique ».